



N°2 Cartes et plans

- Guillaume Monsaingeon

Le Silence cartographique de Vauban

Ingénieur militaire contemporain de Louis XIV, Vauban (1633-1707) passe sa vie dans les cartes et les plans : ses échanges permanents avec les ministres Louvois puis le Peletier, avec ses propres ingénieurs comme avec des interlocuteurs très variés¹ s'accompagnent de dessins illustrant projets de fortification, suivi des travaux en cours, topographie d'un site, plan d'un bâtiment, etc... Rien que de très normal, donc, pour un homme dont l'espace constitue la préoccupation centrale² et il ne serait guère étonnant que la boulimie de ce bourreau de travail s'accompagne d'une sorte de *furor cartographica*.

La révolution cartographique

Or, c'est là que l'étonnement surgit : l'étude détaillée de sa pratique met en évidence un étonnant silence cartographique. Sa carrière militaire et civile coïncide pourtant avec la révolution cartographique menée en France dans la seconde moitié du XVIIe siècle par l'Académie des sciences dont il devient membre en 1699. Dès 1668, Colbert avait assigné à l'Académie nouvellement créée (1666) l'objectif de « faire des cartes géographiques de la France plus exactes que celles qui avaient été faites

¹ Monsaingeon, 2007-1.

² Voir Prost 2007 ; Barros 2007 ; Warmoes 2007 ; Monsaingeon 2007-2.

jusqu'ici » ; un vif débat s'était développé sur la manière de procéder : d'abord la France puis les provinces, ou au contraire d'abord les provinces puis la France par assemblage ? Personnage-clé de la révolution cartographique en acte, l'abbé Jean Picard, dont Vauban connaissait les travaux, avait combattu pour la cartographie déductive contre l'induction, pour l'apriorisme contre la cartographie empirique. Il avait convaincu l'Académie d'opter pour « un châssis qui distribuerait tout le royaume par triangles liés ensemble », à la manière d'un repère cartésien dont l'origine serait l'observatoire de Paris.

Liée à la géométrie et à l'astronomie pour garantir la précision des relevés, la cartographie scientifique avait dès lors délaissé la grande échelle du plan (représentant un bâtiment ou une ville) et la petite échelle de la carte géographique (pays, continent, monde) pour se focaliser sur les échelles médianes (grossièrement, du 1/10.000° au 1/1.000.000°) : la topographie (représentation du lieu) et la chorographie (la région).

Dans ses textes, Vauban se contente de codifier des pratiques d'ingénieur en charge d'un chantier, sans évoquer les problèmes théoriques soulevés par la construction rigoureuse d'une carte de France à petite échelle. La maîtrise du relief, le dessin de frontières linéaires, la compréhension des territoires coloniaux, la connaissance renouvelée de la France comme unité territoriale, Vauban n'investit aucun de ces chantiers. Il ne développe pas non plus d'approche civile de la carte au service de l'économie politique naissante alors même qu'il travaille à la *Dîme*, laboratoire intellectuel d'instruments de connaissance et de mesure du pays. Pour échapper à la « religion du terrain » dont il est l'apôtre, il a délaissé la cartographie perçue comme simple mise en forme du sensible. Ses silences cartographiques constituent en quelque sorte le prix à payer de ses innovations en arithmétique politique³.

La normalisation des codes de représentation

L'Instruction pour les ingénieurs et les dessineurs qui lèvent les plans des places du Roy publiée en 1714 normalise une série de codes de représentation. On y distingue d'abord trois échelles, selon que l'ingénieur entend représenter une place complète, une grande ou une petite citadelle :

³ Monsaingeon, 2008.

l'échelle des plans des places fortifiées sera d'un pouce de Roy pour quatre cents toises. Lorsque les ingénieurs lèveront les plans particuliers des grandes ou petites citadelles ou châteaux pour en rendre les mesures plus sensibles ils donneront aux plans des grandes citadelles ou châteaux un pouce pour vingt cinq toises, et au plan des petites un pouce du Roy pour dix toises⁴.

Rapportées en termes modernes, les échelles concernées sont les 1/28.800°, 1/1.800°, 1/720°. Ces échelles ne correspondent pas tout à fait au découpage habituel en plans chorographiques, plans de masse présentant la place en son site, et plans d'ouvrages.

Le même mémoire poursuit la liste des recommandations normalisatrices : mettre une boussole « qui fait connaître de quelle manière ils sont orientés observant de mettre toujours le nord en haut » ; marquer le cours des rivières et ruisseaux par des flèches, en porter le nom qui sera répété « en plusieurs endroits lorsque leur cours aura assez de longueur pour mériter leur attention ». Mais cette codification qui semble s'inscrire dans le mouvement général de rationalisation sémiologique est pour le moins tempérée par une série de recommandations analogiques qui témoignent d'une ignorance (ou d'un refus) du mouvement de normalisation cartographique : les ingénieurs devront marquer « le plus exactement qu'ils pourront les pentes des montagnes, collines, hauteurs et rideaux. Ils écriront correctement et lisiblement le nom des villes, bourgs, villages, hameaux, châteaux et bois et placeront les écritures de manière qu'elles se distinguent et se lisent aisément ».

Sur les fortifications, « des chiffres marqueront les noms des portes, celui des bastions et autres ouvrages ». Les dessinateurs « doivent laisser une marge de quatre pouces trois lignes aux deux côtés de ces cartes pour pouvoir écrire les remarques et observations nécessaires ». Au fond, il ne s'agit guère plus que d'organiser de façon commode un ensemble de conventions partagées par un réseau professionnel d'ingénieurs aux prises avec l'enjeu du siècle : dessiner, fixer et fortifier les limites de l'État national.

⁴ Cette *Instruction* est généralement attribuée à Vauban malgré sa date de publication tardive (1707, soit 7 ans après sa mort). Citée par Émilie D'Orgeix (« La boussole du pouvoir », dans D'Orgeix 2007, p. 86), qui renvoie à René Faille, lequel fait référence au manuscrit 340 bibliothèque du SHAT (Vincennes), cette *Instruction* est à nouveau attribuée à Vauban par Isabelle Warmoes (« La rationalisation de la production cartographique à grande échelle au temps de Vauban », dans *Le monde des cartes* n° 195, p. 57). La lecture de la brochure imprimée (Bnf Vp-3568) plaide nettement en faveur d'un écrit postérieur à Vauban. L'allusion au « modèle donné par feu M. le Marechal de Vauban », qui réfute à elle seule la paternité du maréchal sur cette *Instruction*, souligne une fois de plus l'absence d'intérêt du maréchal pour la question cartographique, puisque la seule allusion directe à son enseignement porte sur le format du papier utilisé.

Les archives Vauban

Les archives Vauban sont conservées pour l'essentiel par le ministère de la Défense à Vincennes et par la famille de Rosanbo en son château du même nom. Très riches, longtemps inaccessibles, mal inventoriées et peu étudiées, ces archives privées constituent un fonds exceptionnel composé de dizaines de milliers de lettres, dessins, croquis, plans, parfois difficiles à identifier.

Parmi ces documents, de nombreux plans sont de la main de collaborateurs directs de Vauban. Certains sont annotés par le patron, d'autres recopiés et modifiés avant d'être adressés au roi ou à son ministre Louvois, aux ingénieurs en charge des travaux.

Au risque de paraître rhapsodique, nous avons retenu dans ce fonds quelques dizaines de documents illustrant différentes modalités d'articulation entre texte et image dans la deuxième moitié du XVII^e siècle. Plus qu'une étude organique ou une typologie rigoureuse, nous avons souhaité ouvrir des pistes de travail et souligner la variété des questions posées par un tel fonds. Certains de ces plans sont signés Vauban, d'autres de collaborateurs, d'autres encore anonymes ou même (rarement) imprimés et présents dans les archives sans que l'on connaisse exactement leur provenance. S'agissant de documents inédits encore incomplètement identifiés, le détail des cotes ne sera pas ici porté. Toutes les photographies sont de l'auteur (ce qui explique leur qualité parfois douteuse).

Silences et visions

Les cartes des archives Vauban constituent d'abord une sorte de laboratoire. Si la cartographie en tant que telle n'était guère interrogée par Vauban et ses ingénieurs, leur pratique les amenait néanmoins à esquisser, proposer, imaginer des projets extrêmement variés. Une étonnante carte d'Alsace tout en longueur peut ici servir de point de départ [fig. 1]. Très éloignée des critères scientifiques en formation, cette belle carte analogique est entièrement construite sur le contraste entre une description un peu naïve et anecdotique (champs, églises, arbres isolés et montagnes) et, d'autre part, des villes portées en réserve, procédé étendu au cartouche général de la carte. Peu d'écrit donc et une illustration riante qui semble prête à se passer de légende ou autres

indications graphiques, attentive à jouir lascivement de cet âge d'or de la cartographie pré-scientifique.

Les [fig. 2.1] et [fig. 2.2] représentent deux villes parmi la soixantaine qui constituent la frontière de fer tant désirée par Vauban : Namur et Bouchain sont ici tracées au crayon sans autre effet visuel que quelques arbres en bas de Namur ou sur la rive du fleuve. Là encore, on pourrait croire que le silence est plus qu'un stade préparatoire, une sorte de preuve de l'autosuffisance du dessin technique pour les personnes à même de déchiffrer les plans d'une fortification. Ni indication de Nord, ni sens d'écoulement des eaux, point de toponymes : le plan entendu comme source d'informations d'autant plus efficaces qu'elles sont autosuffisantes.

Le faubourg Battant à Besançon [fig. 3] relève de la même logique muette : ni titre ni légende ni explication, comprenez qui pourra. Quant au schéma maladroit de Mulhouse [fig. 4], il semble s'adosser aux projets renaissants d'un Léonard ou un Alberti plus qu'il n'illustre une modernité cartographique alors naissante.

Tout autre est le cas de La Vallette [fig. 5.1], sorte de dessin officiel préfigurant les codes en vigueur au XVIIIe dans les écoles du Génie. Le cartouche ouvragé [fig. 5.2], également muet, s'inscrit sans le moindre doute dans une perspective d'inscription officielle, d'abord manuscrite puis sans doute gravée – sauf si le dessin révèle quelque secret militaire.

La [fig. 6] se construit sur le paradoxe d'une inscription niant la possibilité même d'autres inscriptions : le « plan de fantaisie » est d'ordinaire blanc, vierge de toute inscription, sans commentaire écrit. Outre le cartouche très travaillé indiquant la mention « plan de fantaisie » et la mention de l'orientation au Nord, une simple lettre « R » suivie d'une flèche marque le sens hypothétique d'une rivière vouée à ne jamais couler : miracle des conventions sémiologiques d'autant plus fortes qu'elles savent être inutiles, la fantaisie exhibée n'ayant de sens que si elle passe par une apparence qui exclut toute fantaisie.

Un autre plan théorique des archives Vauban est pour sa part gravé par un certain Lucas, sans que nous soyons parvenus pour l'instant à en identifier la source (« planche 9 page 88 ») [fig. 7.1]. Rien d'étonnant, au premier abord, dans cette gravure mêlant une ville neuve fortifiée à damier et sa campagne environnante. La légende y est portée à même la gravure, à la manière des planches pédagogiques destinées aux écoles

primaires : plaine, champ, vigne, jardin, chaque chose y est à sa place, désignée par un mot comme en un Éden cratylien où le mot serait l'image même de la chose.

Un détail fait toutefois sortir cette planche du lieu commun pédagogique et cartographique [fig. 7.2 et fig. 7.3]. Une rivière coule paisiblement, ici de la droite vers la gauche de la gravure; une flèche indique, tout aussi paisiblement, le sens du courant. Mais cette fois la légende ne porte pas sur la signification du signe conventionnel (la flèche), elle mentionne simplement « flèche ». Le fonctionnement habituel des codes conventionnels suppose par exemple qu'un dessin d'arbre soit légendé « forêt », ce qui signifie « ceci est un arbre, signe discret qui renvoie à la présence réelle de cet ensemble d'arbres appelé "forêt" ». On n'imagine guère un arbre légendé « arbre », ni le trait d'une limite entre deux champs explicité d'un « trait » ou le triangle symbolisant une élévation renforcé d'un « triangle » ? Et pourtant, cette flèche est bel et bien légendée « flèche »...

Peut-on plaider l'erreur ou la licence du graveur ? L'instabilité de conventions naissantes encore mal fixées ? La ligne frontalière de la Trouille [fig. 8], elle aussi étonnamment muette, souligne d'abord la difficile émergence du concept de ligne frontalière, aujourd'hui si évident à nos yeux. Le pré-carré cher à Vauban suppose, par opposition à la frontière-zone ou tampon du Moyen Âge, la conception moderne d'un territoire continu, homogène, séparé d'un État voisin par une ligne clairement fixée et si possible matérialisée dans l'espace. L'étonnante ligne frontalière de la Trouille montre qu'avant d'en arriver au tracé linéaire de nos frontières modernes, il a fallu donner à la frontière la forme à redents d'une fortification... Peu d'annotations sur la carte, puisque la relation à l'Autre reste pensée sur le mode du conflit bien plus que de l'échange ou du commerce.

Il est dans les archives quelques autres cas atypiques, comme ce développement des faces de la ville de Neuf-Brisach [fig. 9], datant de juin 1700, qui semble sorti des cartons de Richard Long ou d'un artiste conceptuel féru de *Land art* : pas un mot, pas un signe, la simple répétition monotone des fronts de la ville de Neuf-Brisach. Perfection de l'octogone muet, rigueur de l'ingénieur chargé de donner forme à une pure vision, fidèle au portrait dressé par Fontenelle dans son *Éloge du maréchal Vauban* : « Personne n'avait mieux que lui rappelé du ciel les mathématiques, pour les occuper aux besoins des hommes ».

Ajouts manuscrits

Bien loin de ces étonnants silences, de nombreux plans saisissent Vauban et ses collaborateurs en plein travail : graffitis, annotations fiévreuses, mentions biffées, phrases dictées ou recopiées... La préparation des guerres de siège suppose la mise en place d'un réseau de renseignement efficace et précis. Les cartes sont, à la fin du XVIII^e siècle, la plupart du temps manuscrites : paradoxalement, l'irruption de versions gravées et imprimées constitue d'abord une régression vers des cartes moins fiables car difficilement rectifiées. Le tracé des côtes des Flandres, la mention du réseau hydrographique, le report de données nouvelles repérées par les espions supposent une carte-matrice sur laquelle commentaires et rectificatifs convergent, en particulier à propos de ces polders, terres conquises sur la mer susceptibles d'être inondées par l'ennemi lorsque l'envahisseur menace.

La carte de la côte des environs de Nieuport et d'Ostende, levée en 1691, constitue un brouillon du plan d'ensemble du siège [fig. 10.1 à 10.4, à fusionner]. Les textes rédigés en longues phrases envahissent le haut de la carte, et bientôt le centre lui-même. Un autre ensemble cohérent présente la reconnaissance de Nieuport en 1689, en vue du futur siège de la ville [fig 11.1 à 11.5, à fusionner]. Et un troisième ensemble présente le détail de certaines inscriptions manuscrites tel ce « 5^e feuille envoyée pour la seconde fois, fait à Ipres le 26 septembre 1699 » [fig 12.1 à 12.7]. Pour compléter l'ensemble de ces jeux d'écriture, deux pages rédigées à part font office de légende [fig 13.1 et fig 13.2] indiquant les dunes, digues rasées...

Ces écritures manuscrites correspondent donc à une fonction temporelle du plan : préparer l'action à venir, accumuler les indications précieuses, stratifier les informations. Extérieures à la carte telle qu'elle est initialement levée et restituée, ces phrases viennent se superposer pour plus d'efficacité. Loin de constituer une simple légende factuelle, elles expriment des avis, soupèsent des hypothèses, enserrant la carte dans un filet grisé, sorte de peau indéfiniment écrite.

Chorégraphie

La cartographie vaubanienne se définit bien souvent par rapport à des événements, en particulier la guerre de siège. Vauban n'a pas participé au bombardement de Gênes en 1684, qu'il réprovoque même assez clairement : après une jeunesse de chien fou attaché au langage des canons, il s'est clairement rangé, la cinquantaine venue, du côté des « colombes » contre son patron Louvois, « faucon » incapable de penser la diplomatie autrement que par un recours immédiat ou différé à la force. La République de Gênes fut donc impitoyablement incendiée pour avoir osé fournir des galères à l'Espagne, et le doge, interdit de sortie par la loi fondamentale de la République, se vit contraint d'accepter une « invitation » à Versailles pour y faire allégeance à Louis XIV « protecteur des peuples ».

On ne sait d'où provient ce plan d'ensemble de l'attaque navale de Gênes visiblement dressé par un officier membre de l'expédition [fig. 14.1 et 14.2 fusionnées]. Le détail de la disposition des navires lors de l'attaque de Gênes [fig. 15.1 ou 15.2, à choisir selon la qualité de repro] suppose la mise au point d'un code plus chorégraphique que chorographique : le dessin des navires ancrés et reliés entre eux pour mieux stabiliser leurs tirs à boulets rouges semble renvoyer à un ballet, activité chérie de Louis XIV.

L'un des rares textes organiques rédigés par Vauban sur les questions militaires, le *Mémoire militaire où sont exposés les défauts de notre infanterie, les moyens de la réhabiliter et de la rendre excellente* (1704) est présent à Rosambo sous forme manuscrite [fig 16]. La représentation du mouvement des troupes conduit Vauban à articuler une vue en plan (en bas) et en profil (milieu) voire vue cavalière (en haut) afin de montrer comment un bataillon rangé selon un ordre carré peut se retirer sur le flanc d'une colline après avoir franchi un fossé. Là encore, les points semblent danser, l'espace dépouillé de la carte se trouve animé par ces points entraînés tels des perles le long d'un fil. Ce ne sont pas des lettres de l'alphabet ni des chiffres qui habitent le plan, mais bien des signes purs, des unités ou atomes qui préfigurent une sorte de mouvement atomique généralisé, à la fois brouillon et organisé.

Altitude et profondeur

La cartographie du siècle de Vauban doit affronter un problème de taille : la mesure de l'altitude. La réponse à une telle question ne peut bien entendu être apportée que lorsque l'enjeu militaire, politique ou économique devient réel : la simple curiosité ne suffit pas à mobiliser les talents. Sans entrer dans le détail d'une longue aventure, rappelons que la difficulté à estimer l'altitude fut résolue grâce à la mesure des profondeurs, qui constitua très tôt un enjeu majeur pour des navigateurs appelés à voguer près des côtes, donc contraints d'affronter le risque d'échouage.

La carte de Bretagne imprimée [fig. 17] présente à cet égard une étape caractéristique du siècle. Cette carte des mers baignant la Bretagne est due à Samson Le Cordier (1660-1720), pilote, hydrographe et « jaugeur » que Vauban a sans doute rencontré à l'occasion de sa mission de défense de la Bretagne dans les années 1680. Cette carte gravée (également présente à la BnF) dans les mêmes années contient incontestablement des éléments archaïques comme le tracé des côtes bretonnes (qui ne tient pas compte des travaux de l'Académie), les blasons portés sur les pays, le vaisseau dessiné sur l'océan à l'ouest, les légendes gravées dans des cartouches en bannières...[fig. 18.1 à 18.4]. Mais elle frappe par la superposition claire de plusieurs « couches » d'informations matérialisées par des éléments distincts : profondeur des fonds (chiffres), direction des courants (lignes courbes), nature des fonds (lettres), marées (lettres)... L'espace maritime se trouve ainsi constellé de chiffres, de lignes droites et courbes selon une répartition à la fois complexe, précise et en partie aléatoire, dépendant de la richesse des informations glanées lors des missions.

Il en va autrement avec une extraordinaire carte manuscrite trouvée dans les archives Vauban, qui n'a pas encore livré ses secrets [figs. 19 et 20]. Le port de La Franqui, en bordure de la Méditerranée (Leucate, dans les Corbières), est mentionné en titre sans être véritablement représenté. Les véritables héros de la carte, ce sont les fonds marins et leur représentation réglée comme un ballet : loin de se contenter de quelques relevés aléatoires de profondeur, l'auteur anonyme de la carte organise les données selon un protocole rigoureux. « Les chiffres des sondes sont autant de pieds du Roy de profondeur d'eau » signale un *nota* en bas à droite du document. Des colonnes alignent la profondeur en des points réguliers, les alignements horizontaux télescopant parfois

des colonnes verticales. La Méditerranée semble ainsi soumise à un ordre implacable, elle est au sens propre numérisée. Les chiffres ne constituent pas le remplissage d'une carte qu'ils viendraient enrichir : ils « tiennent » la carte, la tiennent presque en coupe réglée. Seule concession à la bonne vieille représentation analogique : deux lignes isométriques dessinent les contours des fonds sous-marins à 14 et 16 pieds de profondeur.

Audacieux et précoce, un tel document se caractérise également par une mise en page élégante. Loin de chercher à remplir la feuille, cette carte numérique avant l'heure est à l'opposé des représentations anecdotiques (monstres marins) ou réalistes (bâtiments terrestres et vaisseaux marins) qui cherchent à combler le moindre espace vierge. Elle oscille en quelque sorte entre l'instrument professionnel et le travail artistique du *Land Art*...

Le contraste est bien entendu frappant avec une carte anonyme du bassin du Po depuis Asti jusqu'à Crémone. [fig 21.1 à 21.3] Rédigée en italien mais complétée d'une échelle en langue française, cette carte de la fin du XVIIe révèle l'approximation des informations altimétriques : des montagnes figurées en hachurage sont peuplées de villes, les vallées laissent tranquillement couler des fleuves, et personne ne ressent le besoin de chiffrer aucun de ces éléments. On conçoit que les ingénieurs et militaires soient inquiets de leur piètre maîtrise de l'information et de sa représentation lorsque le pays concerné est fait de polders, digues et autres jeux hydrauliques qui supposent une mesure précise des niveaux.

Il en va de même avec la carte de Port Vendres [fig 22.1 et 22.2 à fusionner, fig. 23], à proximité de Collioures. On retrouve ici la même absence de rigueur dans la représentation, sans doute due à un manque d'exigence et d'instruments de mesure. Quelques villes ou places fortes sont juste indiquées, d'une écriture linéaire sans souci de normalisation ni de hiérarchisation.

Typographie

Dans l'ensemble des plans des archives Vauban, celui du Golfe de Gascogne [fig 24] possède une place à part. Ni daté ni signé, il pourrait néanmoins renvoyer à l'activité de Renaud d'Eligassaray, ami proche de Vauban, académicien lui aussi,

envoyé dans les Antilles en 1696 où il signe de nombreuses cartes. Actif en 1701 en Espagne auprès du petit-fils de Louis XIV devenu Philippe V, et donc impliqué dans le rapprochement des deux royaumes, Renau pourrait avoir joué un rôle dans l'établissement de cette carte spectaculaire qui semble ramener l'océan Atlantique au rang de simple flaque baignant France et Espagne. Le cadrage extraordinairement scénographique de cette carte relègue les côtes dans les marges d'un carré dont les autres côtés sont aussi vides que l'est le centre, le tout bordé d'un élégant et rigoureux maillage des distances.

Ici, les lettres sont reines : « GOLFE DE GASCOGNE » flotte comme un titre de noblesse en capitales sur les eaux, tandis que « FRANCE » et « ESPAGNE » courent chacune dans son sens sur leurs propres terres. On admirera le raffinement de cette typographie en capitales avec rehaussement de la première lettre [fig 25] et renversement du sens d'écriture pour la France. À la différence des cartes précédentes, le lettrage devient ici élément essentiel de clarification de l'information, hiérarchisée en quatre niveaux outre le titre et la légende générale de la carte [fig 26] : pays, régions, villes principales, villes secondaires. Les côtes sont ornées d'une mesure discrète de profondeur, particulièrement nourrie en Saintonge, ce qui renforce la thèse d'un auteur français – en particulier de Renau, connu pour son expérience de la région de la Rochelle, qui le conduira à expérimenter grandeur nature la Dîme royale de Vauban dans la circonscription de Rochefort.

Tout est contrôlé dans cette carte maritime : le tracé des côtes nettement inspiré des travaux de l'Académie (et peut-être de la série du *Neptune François*), l'organisation typographique qui brille par sa rigueur et sa subtilité, l'art de la mise en page, et en fin de compte le message politique d'unité et de maîtrise des terres comme des eaux...

Signature

Dernière forme d'intervention écrite dans la carte, la signature. Paradoxalement, c'est parce qu'elle est instrument de maîtrise d'une information réservée que la carte, si souvent liée au secret, doit être signée ou référencée. Hormis le recours à plan tiré de son portefeuille personnel, l'ingénieur doit pouvoir attester, au

sens étymologique du témoignage, d'une source validant les informations présentées. Il est plusieurs exemples de signature qui engagent l'auteur et arrachent donc la confiance du lecteur-utilisateur.

Ainsi les différentes versions conservées dans les archives Vauban du siège de Luxembourg en 1684 [fig 27.1 et fig 27.2] portent-elles des détails d'installation des campements : M. de Vauban et ses ingénieurs, le quartier du Roy, le régiment de Tallard, etc... Il est intéressant de noter comment deux documents, réalisés dans les mêmes conditions et pour les mêmes besoins immédiats, peuvent s'écarter non seulement par la graphie ou l'usage de la couleur, mais par la nature même des informations retenues : là où l'un ne mentionne que des tentes éparses et isolées, l'autre souligne les unités que constituent les champs et leurs haies. Petite remarque en passant [fig 27.3] : le nom de la rivière Alzette est mentionné à l'envers, ce qui laisse imaginer que plusieurs dessinateurs se sont penchés sur la carte, chacun écrivant de son côté...

Mais le plus important réside dans le cartouche de la légende [fig 28.1 et 28.2] : dans le beau cartouche présentant titre et échelle, Vauban a apposé sa signature et la date du 16 juillet 1684. Ici, l'écrit n'interfère pas dans le fonctionnement interne de la carte, mais atteste de sa correspondance avec les événements extérieurs qu'elle entend relater.

Cette fonction est plus marquée encore dans la belle « carte du cours du Rhin de Brisach à Neubourg » [fig 29] dressée le 22 mai 1698. Centrée sur le fleuve, cette carte (représentée ici partiellement, le nord étant à gauche) est relativement peu précise en matière de villes ou de fortification. Elle constitue en réalité une aide à la décision avant la restitution de Brisach et la construction de Neuf-Brisach. Où implanter celle-ci (qui sera construite à partir de l'année suivante) ? Vauban propose au roi deux implantations possibles, qui correspondent aux deux villes neuves munies de citadelles positionnées comme des gommettes, l'une sous Brisach et l'autre au nord, sur la rive est (c'est-à-dire française). Au lieu de répéter le dessin à la main, Vauban fait reproduire une ville neuve qui lui sert de logo, et y appose à chaque fois sa signature. Il ne s'agit pas en signant de garantir l'exactitude des informations, mais au contraire de situer le niveau du débat : les deux partis sont possibles, validés par Vauban-le-patron ; dans un cas comme dans l'autre le roi son maître en aura pour son argent.

On le voit, le recours aux lettres comme aux chiffres est fréquent et multiple, parfois archaïque et d'autres fois étonnamment moderne. Recueillies au gré de recherches visant d'autres objets, les informations présentées ici appellent une nouvelle plongée dans les archives de Vauban, dans ses mémoires et dans ses nombreux plans. Qu'elles soient nues ou au contraire encombrées de textes aux statuts divers, ces cartes renvoient en effet toujours à l'étonnant silence cartographique de Vauban.

Bibliographie

Le monde des cartes, revue du comité Français de cartographie, « La cartographie au temps de Vauban », actes de la journée d'étude du 30 novembre 2007, n°195, mars 2008.

Martin Barros, Nicole Salat et Thierry Sarmant, *Vauban, l'intelligence du territoire*, Nicolas Chaudun, Paris, 2007.

Catherine Bousquet-Bressolier (dir.), *L'Œil du cartographe et la représentation géographique du Moyen Âge à nos jours*, Paris, C.T.H.S., 1995.

François De Dainville, *Le Langage des géographes*, Paris, Picard, 1964.

Émilie D'Orgeix, Victoria Sangers, Michèle Virol, Isabelle Warmoes, Nicolas Faucherre, *Vauban, la pierre et la plume*, Paris, Klopp-Monum, 2007.

Christian Jacob, *L'Empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.

Joseph Konvitz, *Cartography in France 1660-1848*, Chicago, The University of Chicago Press, 1987.

Guillaume Monsaingeon, *Vauban, un militaire très civil*, choix de lettres, Scala, Paris, 2007-1.

Guillaume Monsaingeon, *Les Voyages de Vauban*, Marseille, Parenthèses, 2007-2.

Guillaume Monsaingeon, «Vauban a-t-il raté la Révolution cartographique?», dans *Vauban, architecte de la modernité ?*, à paraître en 2008 aux Presses Universitaires de Franche-Comté.

Philippe Prost, *Vauban, le style de l'intelligence*, Paris, Archibooks, 2007.

Les Oisivetés de Monsieur de Vauban, édition établie par Michèle Virol, Seyssel, Champ Vallon, 2007.

Isabelle Warmoes (dir.), *Vauban, bâtisseur du roi-soleil*, Somogy, catalogue de l'exposition de la Cité de l'architecture et du patrimoine (novembre 2007-février 2008).